

latin et un homme honnête et sensé, entre une société qui passe sa vie à apprendre la langue des morts et une société vivante.

Du reste, contester la nécessité absolue d'une chose ce n'est pas contester sa nécessité pour quelques hommes et pour quelques époques et son utilité pour un plus grand nombre d'autres. Que l'Europe, au sortir du moyen-âge, ait bien fait de concentrer son activité sur la langue latine et sur la langue grecque, afin d'emprunter aux anciens quelques-uns des éléments sociaux qui lui manquaient, et d'exhausser sous quelques rapports sa civilisation au niveau de la leur, cela est incontestable ; mais aujourd'hui que notre civilisation à nous déborde la civilisation ancienne par tous les points, l'étude universelle du grec et du latin ne saurait avoir de but réel. Que l'historien qui cherche à faire revivre le passé, durant ses laborieuses veilles, à reconstruire pièce à pièce et ses mœurs et ses idées, et ses sentiments et ses lois, éprouve le besoin d'étudier la langue dont ce passé s'est servi et où toutes ces choses ont laissé leur empreinte, rien de mieux. Que le philologue, qui veut connaître les lois du langage et les rapports qui existent entre les divers idiômes des peuples, place au premier rang l'étude des langues primitives, cela se conçoit encore. Mais on ne conçoit pas qu'on veuille bon gré malgré latiniser et greciser indistinctement tous les hommes d'une génération. Sans doute il serait bon que chacun apprit le latin et le grec, mais l'indien aussi, l'hébreu aussi, l'anglais aussi, l'allemand aussi, l'espagnol aussi ; il serait bon de tout apprendre, et la philosophie, et la physique, et les mathématiques, et la littérature, mais comme on ne peut pas apprendre tout, entre plusieurs choses utiles, il faut choisir celles qui le sont le plus. Or, si le latin et le grec sont plus utiles à connaître que l'indien et l'hébreu, par exemple, parce que notre langue, notre littérature, nos mœurs